

## HOMME □ FEMME □ AUTRE □

Géry Paternotte

Organiser un colloque comme celui auquel nous participons aujourd'hui, comporte un risque. Celui de laisser penser que la psychanalyse, en 2019, serait un discours politique profondément conservateur, phallocrate et, comme tel, interchangeable avec le discours religieux, singulièrement avec celui des trois religions du livre. C'est la thèse même de Didier Eribon dans son dernier ouvrage<sup>1</sup>.

Pour pratiquement contestable qu'est pour nous cette thèse, elle n'en participe pas moins d'une mise en garde dans cet enjeu que nous pose ce que notre collègue P.-H. Castel nomme « la métamorphose impensable<sup>2</sup> ». L'observation depuis notre pratique d'analystes de changements inédits nous oblige certes à un retour à ce qui avait jusqu'il y a peu servi de normes collectives, non pas pour les opposer à ces changements, mais pour être interrogées par ceux-ci. C'est tout le sens de la démarche de Freud et de Lacan que d'en apprendre par l'actualisation d'un phénomène clinique inédit ou particulier sur le potentiel de l'appareillage qui l'a précédé ou permis.

Mon titre d'aujourd'hui m'a été inspiré par le formulaire d'inscription à la Commission des Psychologues. Il s'agissait, après avoir décliné nom et prénoms, de se situer sur un choix à trois items : homme, femme, autre.

---

1. Didier Eribon, *Écrits sur la psychanalyse*, Fayard, 2019.

2. Pierre-Henri Castel, *La métamorphose impensable*, Gallimard, 2003.

Lorsque j'ai été confronté à ce formulaire, je me suis demandé ce que pouvait bien signifier cette identité sexuelle Autre, me rappelant cette intervention de Lacan dans *Ou pire* : « Que le sexe, ça soit réel, ceci ne fait pas le moindre doute. Et sa structure même, c'est le duel, le nombre deux. Quoi qu'on en pense, il n'y en a que deux : les « hommes », les « femmes », dit-on. Et on s'obstine à y ajouter les Auvergnats... C'est une erreur, au niveau du réel il n'y a pas d'Auvergnats. Ce dont il s'agit quand il s'agit de sexe, c'est de l'Autre, de l'Autre sexe, même quand on y préfère le même<sup>3</sup>. » S'agirait-il d'une identité ni homme, ni femme, entre homme et femme, à la fois homme et femme, comme l'Auvergnat, ou tout à fait à côté de cette assignation ? Bref, ça me chipotait un peu. Les changements de notre époque agissent-ils comme une réfutation de cette assertion de Lacan qui se trouverait dès lors dépassée, bonne pour la révision ?

Dans la même journée, je reçois un jeune homme, 27 ans, que je rencontre depuis quelques mois déjà et dont la vie, après s'être limitée au quatre murs de son petit studio qu'il n'osait plus quitter depuis deux ans connaissait un virage inespéré. Ce monsieur avait fait la connaissance d'une jeune femme sur un forum en ligne, consacré à l'univers manga et à la culture fantastique japonaise. Celle-ci réside dans un pays frontalier et il a déjà pris le train à deux reprises pour la rencontrer in vivo, puis ensuite passer une semaine chez elle. Voilà qu'il m'annonce leur décision de s'installer en couple. Je l'interroge sur ce désir redémarré et sur les effets de cette décision. Rapidement, la question du passage potentiel du couple à une famille butte sur une fin de non-recevoir. Cette compagne, me dit-il, a subi une éviration. L'affaire serait donc close. Je reste relativement interdit pas cette révélation, non comme un petit bourgeois choqué, mais par ce constat que nous avons passé des mois à évoquer cet objet de désir et d'amour, sans jamais avoir évoqué sa métamorphose. Nombre de ses qualités, agalmatiques et autres, avaient fait l'objet du discours de cet homme, mais cet élément pourtant si central de son existence, était resté en tout cas tu, peut-être retenu comme non-pertinent, peut-être esquivé. La suite me montrera que cette métamorphose se présentait comme une mise en conformité d'une identité enfin devenue inattaquable, non interrogeable, définitive. Cela me rappelait un autre analysant choqué par un événement récent. Ayant fait offre de sa voix de choriste de femme noire, il lui avait été fait remarqué qu'il était homme et blanc. Ou encore ce monsieur envoyé par un psychiatre pour interroger le projet d'une opération de changement

---

3. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, (1971-1972), ... ou pire*, Seuil, leçon du 4 mai 1972.

de sexe. Il ne s'agissait pour lui en aucun cas de changer de sexe, mais de le rendre manifeste aux autres qui étaient trompés par cette anatomie. Il était très intéressé par notre rencontre, tout à fait affable, mais, en aucun cas, quoi que ce soit de ce désir ne se trouvait reconnu comme tel, ni rien de possiblement bancal, précaire dans le fait d'être homme ou femme.

Ces quelques rencontres ne représentent sans doute pas toutes la variété des possibles quant à l'identité sexuelle. Néanmoins, elles n'en ont pas moins une portée paradigmatique.

Ce qui apparaît donc commun à ces trois courtes histoires c'est, d'une part, que la différence sexuelle reste pour ces sujets une alternative à deux items, homme ou femme et, d'autre part, que la parole ne peut plus porter aucune prétention, aucune incidence sur cette question, qui n'en est plus une. Elle se trouve réfutée. Par ailleurs, ces trois sujets se trouvent engagés dans une sexualité avec un ou des partenaires masculins, selon une logique vécue comme hétérosexuelle.

Quelque chose semble bien se trouver éjecté qui est cette catégorie du semblant. C'est que le symbolique ment, qu'il n'y a pas de vérité de la vérité sauf dans le Réel. Car si rien de la vérité ne paraît pouvoir assurer une identité sexuelle, la solution se trouve dans une première opération, réelle, qui puisse assurer secondairement une prise imaginaire, une signification pleine, débarrassée des embarras du symbolique. Malgré ce socle de jouissance autre, il apparaît que cette opération procède chez des sujets qui ne présentent pas de forme décompensée de psychose et qui soutiennent une vie amoureuse, voire professionnelle. De la même manière que toutes les coupures et scarifications de la clinique actuelle ne peuvent être référées à la seule clinique des psychoses. On peut même avancer, pour deux d'entre eux/elles, que cette opération a eu un effet de défense contre une menace mélancolique.

On touche là une méthode pour ne plus être un semblant de femme ou un semblant d'homme, mais l'être enfin pour de vrai. Dans un effort d'imagination science-fictionnelle, on pourrait supposer qu'un jour le néo-homme, la néo-femme, puissent être réputés l'homme ou la femme véritables, là où d'autres ne pourraient se prévaloir que du hasard, de la loterie génétique. Ce transsexuel, dans son autonomie triomphante sur la nature et la culture, grâce à la science, pourrait être considéré comme plus-homme ou plus-femme à l'instar du converti qui serait le croyant sui generis, plus véridique que l'héritier involontaire d'une tradition religieuse non choisie.

Dans cette optique, dans le choix homme, femme, autre, l'item autre pourrait devenir un jour la case de celui qui n'en serait pas passé par cette castration réelle ou tout au moins cette suppléance à un défaut de castration symbolique.

Dans cette triade frustration imaginaire, castration symbolique, privation réelle, on ne peut nier que le Réel reste ce qui ne s'écrit pas et échappe à la symbolisation, mais moins pour priver de la Chose que pour échapper au statut de sexué précaire, mis en difficulté par le semblant.

On comprendra, si mes propos ont quelque validité, combien toutes ces questions relèvent, en fait, du statut donné au signifiant.

On devrait également saisir combien la fin d'une certaine hétéronomie signifiante participe non seulement de ce que notre collègue Jean-Pierre Lebrun a pu nommer *perversion ordinaire*, mais également d'une logique paranoïde, sans être paranoïaque. C'est-à-dire que les demandes de changement de sexe ne sont souvent ni interrogeables, ni dialectisables. On ne peut pas poser la question de leur légitimité. Toutefois, on n'assiste à aucun phénomène de xénopathie ni d'érotomanie. Pourquoi cette difficulté à interroger quoi que ce soit ?

Qu'est-ce que nous pouvons appeler hétéronomie ? Eh bien qu'il y a d'l'Un, de la vérité extérieure et antérieure à soi. A partir du moment où, dans un groupe humain, peut être supposée cette vérité, peuvent naître tous les débats politiques, toutes les polémiques théologiques, toutes les disputes talmudiques, les critiques d'art et le reste. Que disparaisse cette hétéronomie et voici que chaque vérité devient une vérité singulière dont l'interrogation ou la contre-argumentation viserait le sujet, ce qui est insupportable.

On pourrait penser que l'opération réelle de changement de sexe permette de passer de cette vérité subjective, certitude intime, à ce vœu de la vérité réelle, constatable par tous, comme en science. Il ne s'agit d'ailleurs pour ces sujets de changement de sexe à proprement parler, mais de support par une vérité réelle à la vérité subjective, ressentie. En effet, jusque-là, l'anatomie mentait. Elle vient enfin gagner le camp du vrai et mettre réel et imaginaire en continuité avec l'abandon de cet affreux mensonge qu'est pour tout parlêtre, le semblant, mensonge originaire qu'il s'agit de dissiper.

Il peut bien persister une différence des sexes, de deux sexes, mais qui ne passe plus, ou qui passe moins, par la langue. Il s'agit de trancher là où ça vacillerait, comme une réaction, nécessaire, inévitable à la réfutation de la

nécessité de structure du manque à être, à jouir, causé par le langage. Avec un social qui soutient un destin individuel et décomplexé des embarras du symbolique, d'autres embarras s'imposent qui pourraient nous permettre d'assister à des remaniements inédits, des inventions singulières de suppléance.

Dans une intervention récente, Jean-Pierre Lebrun avançait : « Aujourd'hui, il s'agit de prendre en compte chacun comme individu, neutre au point de départ, asexué, qui, de ce fait, peut décider de l'assignation de sexe qu'il veut bien se donner. Ceci – remarquons-le bien – ne lui permet pas pour autant de choisir son sexe anatomique – ce dernier faisant partie de son destin au même titre que son lieu de naissance, ses parents, sa langue, sa culture, ... - mais l'autorise à choisir le rapport qu'il va établir avec la dimension sexuée de son être et donc aussi bien la contester. » Il semble bien que ce choix et cette contestation ne soient pas d'une telle évidence et qu'un sujet puisse appeler l'anatomie à l'aide non pour les faire reconnaître, mais les imposer au constat de l'Autre.

La question reste néanmoins celle du statut et de la nature de ces suppléances. Peut-être, et c'est une question que je pose, sans pouvoir y répondre ou être très assuré dans mes formulations, devons-nous revoir certaines de nos catégories, ou plutôt leurs interactions. Je pense, en cette année de travail autour du séminaire sur la relation d'objet, à celles de frustration imaginaire, castration symbolique, privation réelle. Peut-on parler d'un mode de castration réelle, d'imposition d'un pas-tout, d'un plus tout par une opération autre que langagière ?

Il semble bien, également, que la psychanalyse, loin de recevoir un démenti définitif par la marche incontestée du discours de la science, puisse continuer d'être utile pour les temps à venir par la possibilité de lecture qu'elle offre des changements en cours, même si ceux-ci la mettent en demeure de penser à nouveau frais et de modifier sa pratique. Ce dont il s'agit ici, ce n'est pas, en tous cas pour ces sujets, de jeu symbolique sur le genre ou des préoccupations imaginaires du travesti (cfr : les mémoires de l'abbé Choissy déguisé en femme), mais de réaction non-phallique à une épreuve que leur impose notre post-modernité. Ils ont saisi combien également précaire pouvait être l'usage de la post-vérité et la nécessité de l'asseoir plus sûrement comme vérité incontestable. La vérité des vérités reste par trop bancale. Ils ne peuvent plus user des inventions de la culture pour répondre à l'énigme d'un sexe dont le lieu est toujours ailleurs, dans un ailleurs non figeable, non assuré. Là où le semblant recouvrait le trou

dans l'être et organisait sa méconnaissance, autre chose se passe, sans que pour autant nous soyons face à des individus délirants.

Notre discipline est née avec une maladie du symbolique qui posait la question « qu'est-ce qu'une femme ? », question à ce point sensible pour l'hystérique qu'elle allait jusqu'à dominer de ses symptômes le réel du corps. Voilà une clinique qui vit toujours quotidiennement dans nos cabinets. Nous voyons toutefois arriver ces maladies du réel dont le statut du symptôme peut être difficile à reconnaître comme tel.

Je vous prie d'excuser ce qui, de ces propos, peut sembler quelque peu excessif ou mal-assuré, manquant de rigueur. Je ne doute pas que la noble assemblée ici présente, pétrie d'hétéronomie savante, puisse utilement corriger les défauts de ces propositions et les mettre utilement en débat.